



HAL
open science

“ Le chemin de croix de Pachamama et Iaminia ou une Passion poétique de la Création ”

Dominique Samson Normand de Chambourg

► To cite this version:

Dominique Samson Normand de Chambourg. “ Le chemin de croix de Pachamama et Iaminia ou une Passion poétique de la Création ”. Crisol, 2001. <hal-03087504>

HAL Id: hal-03087504

<https://hal.science/hal-03087504v1>

Submitted on 23 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Dominique SAMSON (INALCO)

Le chemin de croix de Pachamama et Iaminia
ou une Passion poétique de la Création

« *O enau'r Bardd sy'n llunio'r byd* »
(Waldo Williams, *Eirhysiau*¹)

Pour n'avoir pas figuré dans la Bible, la pomme de terre a fait office d'invention satanique aux yeux de la Civilisation éblouie par ses Lumières. Car l'ombre du « fruit défendu » (que les choses aient été créées de toutes pièces par la divinité ou bien simplement « animées » du seul fait du Verbe divin, n'y a rien changé) empoisonne la vie de l'homme ici-bas. Ainsi, au cours des siècles, l'Occident chrétien a-t-il souvent fait de la terre un exil mortel pour une humanité dorénavant privée du séjour édénique. L'Histoire n'est qu'un vide à combler. Pour des hommes en quête d'une nouvelle légitimité : seigneurs vivant des revenus de leurs terres, serfs attachés au travail de la terre, croisades en Terre Sainte, promesse d'une Terre Promise, conquêtes ou annexions, terres vendues ou apportées en dot, géocentrisme porté aux nues par la papauté du XVII^e siècle, familles arborant le nom de leurs terres ; les visages de la terre peuvent bien être sacrés ou profanes, les sociétés occidentales se sont construites, définies autour de son image, de sa teneur physique tangible comme virtuelle —exode, diasporas, *clearances*², gens du voyage—. Les siècles ont remué ciel et terre, ainsi le « Siècle d'Or » en Amérique Latine comme « le Siècle d'or de la bouteille »³ en Sibérie, pour attendre confortablement la Parousie du Très-Haut :

*« Mercaderes de espejos, cazadores
de ángeles llegaron con su espada
y, a cambio de mi hacienda, — mar de flores —
me dieron abalorios, humo, nada...⁴*

Et au fil du temps, le visage du monde s'est fardé de plus en plus, moquant l'amour de Jean de la Croix [*O forêts et bosquets / Plantés par la main de l'Aimé !/ O pré de verdure / de fleurs émaillées / dites s'il est passé par vous !*⁵] et le sérieux de Humboldt à percevoir la similarité des structures géologiques de l'Amazonie et de la région sibérienne d'Ekaterinbourg ou celle des lavages de la cordillère de Cali et de Nijneï-Taguilsk : l'Europe industrielle a eu honte de la terre. La civilisation a fait rendre l'âme à tout ce qui, dans la *Weltanschauung* des peuples autochtones, est doué de vie. Et débarrassé de cette altérité païenne, émerveillé, l'Européen industriel a fini par se couronner « roi de la Création », rêvant d'arrêter à ses

¹ « Des lèvres du poète qui façonne le monde. », Waldo Williams, *Eirhysiau*, Dail Pren, Aberystwyth, 1956.

² Evictions de petits fermiers au profit des grands propriétaires terriens dans l'Ecosse des XVIII^e et XIX^e siècles.

³ Le XX^e siècle ou l'alcool comme acmé de la civilisation européenne en Sibérie selon l'expression d'Eremej Ajpin, « Xanty ili zvezda utrennej zari » (Les Khantys ou l'étoile de l'aube), in *Kljatvoprestupnik (Le parjure)*, Moscou, Naš sovremennik, 1995, p. 255.

⁴ Les trois strophes en espagnol qui ponctuent cet article proviennent du poème de Jorge Carrera Andrade : *Juan sin cielo*.

⁵ *Cantique spirituel*, str. 4. in Bernard Sesé, *Petite vie de Jean de la Croix*, Paris, Desclée de Brouwer, 1990, p. 93.

pieds un cosmos qu'il voudrait stable quand celui-ci lui échappe encore, et s'est surpris à dessiner des natures mortes avec l'innocence perverse de l'enfant devant le miracle d'une création artificielle : « *Le siècle est mon frère, déclara-t-il ; nous avons vécu ensemble. Il est aussi mon fils puisque je l'ai précédé de quatre ans et que mon premier souvenir, figurez-vous, est justement sa naissance représentée par une image inoubliable : l'inauguration du pont Alexandre III. Je m'en souviens comme d'une arche d'acanthes, jetée par dessus la Seine à mon intention, afin que moi, l'enfant, j'apprenne à aimer cette ville et à la parcourir.* »⁶

Le monde autochtone, à l'opposé, crée la vie : il pare d'une âme toute la Création. L'ours khanty a quatre âmes à l'égal de l'homme, le soleil et la terre aztèques ont soif comme n'importe quel être vivant, l'Esprit du Feu, qu'il ait le masque de la *Femme-à-la-robe-rouge* chez les Khantys ou celui de *Curicaueri* chez les Indiens du Michoacan affectionne particulièrement les dons d'étoffes ; qui s'en offusquerait ? Dans ces univers autochtones agonistiques (toundra, taïga, forêt tropicale, désert aride, montagne andine), force à l'homme est de constater que la vie n'est pas le privilège de l'humanité. Le Grand Corbeau sibérien, à la fois démiurge et *trickster*, étudié par Anne-Victoire Charrin⁷, veille à tout quand l'homme, simple dépositaire d'un souffle individuel et d'un équilibre collectif qu'il lui appartient de maintenir par le respect de rituels, est occupé à vivre. De même que sous ces latitudes extrêmes l'individu ne peut survivre sans le groupe, l'homme ne peut vivre sans la volonté de l'animal qui s'offre à lui lors d'une chasse, sans le sang du sacrifice qui rejoint celui de la venue au monde, sans le bois de l'arbre qui se laisse fléchir en arc ou en barque. Chacun, à sa façon, participe au cycle à la fois âpre et fragile qui habite la Création ; le pragmatisme du chasseur-pêcheur present, lui qui peuple le Monde du Milieu, qu'il en va de l'équilibre des Trois Mondes : aussi glâne-t-il les âmes selon la stricte nécessité et des rituels de purification, accueillant sa victime comme un hôte. Agir autrement n'aurait pas de sens, car le moindre désordre aurait raison de la vie. L'expérience séculaire du milieu naturel prévient toute arrogance humaine ; l'homme sait devoir son salut moins à sa propre adresse qu'à l'alliance avec son univers. L'Autochtone, de passage sur la terre, ne veut rien déranger : ne sculpte-t-il pas aussitôt sur le tronc d'un arbre la silhouette de l'animal qu'il vient de tuer ? Dans la Tradition nomade tant sibérienne que mexicaine du nord-ouest, tout est lié, comme le symbolise l'entrelacs amérindien « de guerriers et d'animaux, dans les belles étoffes, artistement tissées, soit avec la grossière toison du lama, soit avec la laine soyeuse de la vigogne, et dont on a retrouvé des fragments si remarquables dans les vieux tombeaux »⁸, comme l'atteste la peau du renne qui épouse tant le nouveau-né que le défunt des Nénètes.

⁶ Carlos Fuentes, *Une certaine parenté*, Paris, Gallimard, 1981, p. 14.

⁷ Cf. Anne-Victoire Charrin, *Le petit monde du Grand Corbeau*, Paris, Puf, 1983.

⁸ W. Golden Mortimer, *De la coca à la cocaïne*, Paris, éditions Utz, p. 57.

Depuis la conquête de l'Amérique par les conquistadors et de la Sibérie par les cosaques, au XVI^{ème} siècle⁹, la Création des mythes et des légendes a perdu ses couleurs ; les héritiers des Lumières, rebelles à l'espace, n'ont eu de cesse de renverser la « Vieille de la Terre »¹⁰ : « Celle-qui-est »¹¹, « celle-à-la-jupe-de-cuir »¹², qui portait, sous le soleil et la lune, les hommes sur ses épaules est tombée. Ivre sous les coups de la Civilisation, comme ceux qui la veillent encore, une bouteille à la main. Tombé comme cet homme obscur en Palestine, qu'il faudrait adorer.

Oural polaire et cordillère des Andes

Une Passion divine commencée, disent les missionnaires catholiques ou orthodoxes, sur le mont des Oliviers. Mais qui annonce, jusque dans l'Oural polaire et la cordillère des Andes celle d'une Terre-Mère, hier foulée aux pieds au nom de Dieu, aujourd'hui tuméfiée en l'absence de Dieu. Alors peut-être la divinité n'a-t-elle rien à voir avec tout cela ; dommage que Jésus n'ait pas eu la présence d'esprit d'apparaître dans le Grand Nord sibérien ou dans la Sierra Nevada de Santa Marta : ces terres-là auraient été déclarées saintes. C'est que l'amour du Christ pour l'Orient n'est pas partagé par ses soldats ; parce que pour eux tous les chemins mènent à Rome, ils ont jeté la Création plus bas que terre :

*« Los verdugos de cisnes, monederos
falsos de las palabras, enlutados,
saquearon mis trojes de luceros,
escombros hoy de luna congelados »*

Il est vrai que cette Création ne portait pas assez l'empreinte de ces hommes trop conscients d'être faits à l'image de leur déité. Ils progressent avec stupeur dans des contrées oubliées de Dieu dans le meilleur cas, possédées par Satan dans le pire des cas : des forêts « où toute frontière est une vue de l'esprit »¹³, des chaleurs insalubres, des déserts arides, des pluies incessantes « toute la journée, et le lendemain, et le jour suivant, comme si la pluie venait de commencer, avec l'humidité ambiante la plus épouvantable qu'on puisse imaginer »¹⁴ pour les conquistadors, et « une infinité d'eau, une infinité de marais, une infinité de neiges »¹⁵, « une terre étrangère cruelle, froide l'hiver, et l'été, des moustiques »¹⁶, pour les cosaques. Des dérèglements météorologiques qui gagnent indubitablement les peuples qui y habitent, et dont

⁹ Dominique Samson-Normand de Chambourg, « Petit précis du parfait Autochtone : les expériences amérindienne et sibérienne », *Hommage à Jean Bédorrey : Paroles et cultures*, Paris, Hispanistes de l'Université de Cergy-Pontoise, 1999, pp. 181-197.

¹⁰ Le plus souvent, dans l'esprit autochtone, c'est moins la conquête de terre qui motive les heurts fréquents, que la possession des troupeaux et des femmes qui justifie les raids armés en territoire ennemi. « La Vieille de la Terre » est ce fragment de terre inaliénable dont chaque peuple a reçu la responsabilité.

¹¹ Désignation usuelle de la terre chez les Khantys de Sibérie occidentale pour désigner « celle que l'on ne nomme pas ».

¹² *Ehuacueye* chez les Nahuas de Tamazula.

¹³ Sepúlveda Luis, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, Paris, Éditions Métailié, 1992, p. 24.

¹⁴ Horacio Quiroga, « Le Simoun » in *Anaconda*, Paris, Éditions Métailié, 1988, p. 47.

¹⁵ Gennadij Rajšev, in *Guennadij Rajšev. Xantyjskie Legendy (Gennadij Rašev. Légendes khantys)*, Sverdlovsk, Sredne-Uralskoe Kniž. Izd., 1991. Dans le cadre de cet article, toutes les traductions du russe ont été réalisées par nos soins.

¹⁶ Anna Nerkagi, « Belyj Jagel' » (Le lichen blanc) in *Pod sen'ju noxar-juxa (A l'ombre du noyer)*, Tjumen', SoftDizajn, 1995, p. 110.

l'agressivité¹⁷ coupable n'a d'égal que leur apathie notoire (pour mieux ressembler au *trickster* des contes populaires mexicains qui oppose sa faiblesse à la force de son ennemi ou bien encore au vainqueur de la littérature orale nénétsè qui s'avère souvent au début du chant épique le plus faible ou le plus paresseux des frères ?), notamment depuis que les Blancs ont redéfini le sens du mot « travail » pour le reste du monde. Parce que la Civilisation est trop affairée à réorganiser la Création pour s'attarder sur l'archer patient manquant rarement sa cible¹⁸, sur la science du nomade qui déchiffre les étoiles et le relief plutôt qu'une carte. La Civilisation indignée accuse avec la promptitude du maire de *El Idilio*¹⁹ à percevoir l'urgence pour les Shuars de prévenir les leurs du danger comme un « délit de fuite » caractérisé, à ne guère pouvoir différencier sur le cadavre du gringo blond assassiné, la main d'un éventuel Autochtone de la patte d'un ocelot. Prosaïque lecture des vers du poète :

« Nous sommes liés à la terre
 Éternellement
 Pour toujours :
 comme si c'était mon sang
 courent ses eaux.
 Tels mes cheveux
 toutes ses ondées
 Et comme mes yeux
 brûlent ses fleurs.
 Un lien indissoluble !
 Un lien indissoluble ! »²⁰

Néanmoins le souci constant pour l'Européen d'éradiquer cette communion de l'Autochtone avec la nature, cette proximité avec l'animal (le serpent ne valait-il pas à l'humanité d'errer sur une terre imparfaite, comme eux aujourd'hui devant les mines de Potosí ou les fourrures de la taïga ?), est d'autant plus fort que le christianisme lui-même a tôt fait de repousser l'animal hors du triangle sacré : divinité / homme / animal ; le Christ était désormais lui-même représenté par un poisson, désigné comme l'Agneau, et victime sacrificielle dont le corps et le sang partagés scellent l'alliance entre le divin et l'humain. Exclu de cette alliance, l'animal n'avait plus à jouer de rôle dans le maintien de l'équilibre de l'univers ; l'animal vassal allait cesser d'être l'égal de son suzerain humain, sauf dans le monde autochtone.

¹⁷ « Ils sont pareils à des lions féroces, et poussent des cris si terribles et épouvantables qu'ils suffisent à troubler et à déconcerter beaucoup de gens », Antonio de Ciudad Real, *Tratado curioso y docto*, México, 1975, II, pp. 160-161 ; « Ils sont pareils à des aigles rapides qui profitent des ténèbres de la nuit ou des heures torrides du jour », Ocaranza, *Crónica de las Provincias Internas*, México, 1939, p. 268.

¹⁸ Pour le monde amérindien, les Chichimèques notamment, sont considérés comme de grands archers (cf. Sahagún, *Historia General*, México, 1963 et Antonio de Ciudad Real, *Tratado curioso y docto*, op. cit.) à l'instar des Khantys (selon une légende rapportée par I.V. Kop'ev, Jukonda, en 1978, une « puissante vieille » qui vivait non loin du village de Turpala, massacra 30 hommes avec son arc) dont les héros traditionnels ou bogatyr sont capables « d'esquiver une flèche, au seul son de la corde relâchée ».

¹⁹ Cf. Luis Sepúlveda, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, op. cit.

²⁰ Juvan Šestálov, « Prošćanie s bogami » (L'adieu aux divinités) in *Pod radugoj severa (Sous l'arc-en-ciel du Nord)*, Moscou, Sovremennik, 1986, pp. 242-243.

A ces sociétés-pairies²¹, la Civilisation oppose l'orgueil de ses armoiries où lions et hermines, statufiés pour la gloire, ont déposé les armes depuis longtemps. Elle n'a que faire de l'interdépendance homme/animal, préférant, sans sourciller, confondre l'Autochtone et la Bête dans un même état, ignorant l'équilibre entre les composantes minérale, végétale, animale et humaine qui animent l'univers, toute à son idée de rationaliser ces jardins polaires ou andins, de faire tomber les cités princières khantys ou impériaies mésoaméricaines. Cette communion de l'Autochtone avec l'univers, obscène, trouble la colonisation qui suit la conquête ; comment comprendre cette complémentarité du monde où le muscle tendu des hommes, la magie des dieux et le sacrifice des animaux rivaliseraient avec la guerre policée des nerfs (Pedro de Alvarado ne cache-t-il pas ses morts afin de faire accroire aux Amérindiens que les Espagnols sont immortels ?) et brutale des armes à feu ? L'Autochtone a trouvé sa place dans l'univers et les civilisateurs à venir devront s'y résoudre, qui en Sibérie élaboreront au XIX^{ème} siècle un catéchisme adapté à l'univers autochtone²² de l'empire, puis au XX^{ème} siècle, des abécédaires soviétiques en prise directe sur les *realia* ; ainsi dans les années 30, l'instituteur russe Loskoutov, qui après avoir partagé le mode de vie des Mansis dont il a étudié la langue, crée un abécédaire pour ses huit premiers élèves : « eux dessinent des rennes, des skis, des traîneaux, des oiseaux, et lui écrit les légendes en russe et en mansi »²³. Alors rien que de très normal à ce que, flanqué de ses coreligionnaires épuisés, pour que s'accomplisse la volonté paternelle, ce Jésus de la Bible se ressource au mont des Oliviers avant de porter la coupe amère à ses lèvres. Comme autrefois, sur la volonté de son père (le roi *Tariacuri*), le prince terrestre *Hiquingare*, accompagné des neveux royaux *Tangaxoan* et *Hiripan*, avait, lui aussi, été mis à l'épreuve dans la montagne afin de se recueillir dans la solitude et d'apprendre à « manger des herbes ». Le rite initiatique passe par la communion avec la nature, l'ascension symbolique du fils au statut d'homme, par le prisme de la montagne. Et la coupe des douleurs qu'il faut boire jusqu'à la lie, est comme la parole des anciens qui doit se réaliser (les chamanes en Tchoukotka comme le Prophète Jaguar en Amérique avaient annoncé la venue d'hommes barbus), comme la Bonne Parole d'autres hommes qui changeront la face du monde, comme ce baiser de Judas silencieux dans la nuit tiède de Gethsémani :

« *Les nuages sont-ils hauts dans le ciel ? Non pas hauts.
Car le soleil est plus haut que les nuages et sa chaleur, sur mes épaules.* »

²¹ *Aztlán - Aztatlán*, « le pays des grues », est à l'origine des Aztèques tandis que la langue khanty a créé le concept de *jax* qui, selon V.M. Kulezine, « désigne un endroit peuplé d'hommes et d'animaux » [cf. A.V Golovnev., *Govorjaščie kul'tury : tradicii samodijcev i ugrov* [Des cultures qui parlent : les traditions des Samoyèdes et des Ongriens], Ekaterinbourg, UrO RAN, 1995, p. 260].; les corps d'élite portent le nom de l'Aigle, du Jaguar et de l'Ocelot pour le Mexique, les clans celui de l'Ours, de l'Elan, du Castor chez les Khantys orientaux.

²² « Pas d'intellectualisme. Seules des images fortes, tirées de l'expérience culturelle aborigène — la nature, la vie des animaux, les rapports humains. », Oleg Kobtzeff, « L'évêque et le chaman », in *Les Sibériens. De Russie et d'Asie, une vie, deux mondes*, Paris, Autrement, 1994, p. 89.

²³ Cf. Claude Robert, « Interrogations sur le plurilinguisme en R.S.F.S.R. », Colloque *Cultures et Nationalités*, Paris, UNESCO, 1985.

*La forêt est-elle loin derrière le lac ? Non, pas loin.
J'ai frappé l'eau de ma main,
et la forêt lointaine s'est balancée sous les vagues que je soulevais.
La forêt est proche. Mais l'ami proche est loin.
Que vienne la main de l'autre, tout à côté,
Que nous soyons assis dans une même barque,
et nous sépare le mot imprudemment prononcé. »²⁴*

L'arrestation

Le monde cyclique amérindien et sibérien est arrêté sans trop d'états d'âme. Les débuts du cycle aztèque tels *Tecpatl* (le silex/nord), *Tochtli* (le lapin/sud), *acatl* (le roseau/est) ou les mois khantys du Corbeau, du Moustique ou de la Chute des feuilles, etc., sont balayés par la chronologie européenne. Epoque des Grandes Découvertes, Conquête, Nouveau Monde : la Civilisation se perd dans des soliloques et façonne son propre univers, consignait, pas à pas, dans des livres d'histoire, ses mémoires, ses victoires, parfois sur elle-même, le plus souvent sur les autres. L'homme est le héros incontournable de cette épopée élégiaque qui voudrait enfin arrêter la terre de tourner. Il est au centre du monde, répandant les Lumières, comme Dieu la lumière dans la Genèse. Mais si le Créateur sut s'arrêter le septième jour, sa créature regimbe. Les Barbares amérindiens et sibériens qui attendent toujours le retour des saisons traditionnelles sont mis devant leur « arriération », et sommés, sans transition, de quitter la Mère originelle pour épouser la modernité : dessein couronné de succès à en juger par les *culebrones* hispaniques qui égayent aujourd'hui la capitale nénétsse sur le Cercle Polaire ou le village des Lacandons (descendants des Mayas) près de Naja, coincé entre troupes gouvernementales mexicaines et Zapatistes. Le XX^{ème} siècle a fait fructifier ce que le XVI^{ème} avait en germe : religieusement, la Civilisation, a embrassé l'Autochtone, une armée de soudards et de pharisiens dans le dos, arrêtant son souffle (dans une image : exposition vivante, photo) ou ses mouvements (dans une maison : sédentarisation).

Un cliché du prince Roland Bonaparte a ainsi saisi les Kaliña dans le décor artificiel du Jardin d'Acclimatation en 1892. Sur fond de plantes luxuriantes, dix-neuf Amérindiens en costume traditionnel figurent le Sauvage à Paris²⁵, parallèlement à d'autres expositions de chair sillonnant l'Europe, propres à dévoiler à un public surpris tout ce que la nature peut encore avoir de fantasque (anomalies physiques en tous genres) en ce XIX^{ème} siècle industriel. Depuis leur pied-à-terre parisien (une grotte où ils sont supposés continuer à vivre naturellement — *de facto* un certain nombre

²⁴ Iourij Vella, « Les nuages sont-ils hauts dans le ciel ? », in *Literatura Tjumen'skogo kraja (La littérature de la région de Tjoumen)*, Tjumen', SoftDizajn, livre I, 1996, pp. 289-290. Après des études à l'Institut Gorki, ce poète autochtone a construit de ses propres mains un musée ethnographique. Membre de l'Union des Écrivains de Russie, il s'est résolument engagé dans la lutte des Nénétses de la forêt contre les grandes sociétés pétrolières russes.

²⁵ En 1993, une exposition commémorative, *Kaliña. Des Amérindiens de Guyane à Paris en 1892*, organisée par le Musée des Arts et Traditions Populaires avec le concours de la Fédération des Organisations amérindiennes de Guyane, a célébré la mémoire de ces familles « parties de nos villages du Maroni pour aller vers le pays des Blancs » cent ans plus tôt.

mourront de froid—), ils dansent le plus clair de la journée au son de leur *sambula*²⁶, peut-être pour chasser les Mauvais Esprits qui rôdent alentour, leurs visages blancs encerclant l'espace désormais clos des Kaliña. Il arrive qu'on leur jette des pièces, qu'on les promène dans la ville ou que l'on pose à leur côté pour des photographies. Une fois l'Europe lassée du spectacle (d'autres hommes avaient déjà été exhibés en 1883 à Amsterdam), les Amérindiens sont rendus à leur Terre-Mère²⁷. Tout est bien qui finit bien : la Civilisation est rassurée sur son humanité, bien peu s'interrogent sur un tel déracinement, et « celui qui les avait amenés est devenu riche grâce à eux »²⁸. Quant aux Sibériens, à défaut de connaître la ville des Lumières, ils doivent aussi prendre la pose ; l'équipage du Vega (relique de l'expédition de Nordenskjöld chargée d'ouvrir le passage du nord-est), prisonnier des glaces en Tchoukotka durant l'hiver 1878-1879, fixe les Tchouktsches sur le papier comme s'en souvient « Celui-qui-a-eu-une-naissance-difficile », patriarche octogénaire d'une famille d'éleveurs de rennes : « *Ils voulaient emporter beaucoup de choses, même nos visages. Certains d'entre nous ont pu monter à bord et ils ont vu des instruments bizarres. Ils ont dû s'asseoir devant une boîte noire et ne plus bouger* ». ²⁹

L'autre façon de ne plus bouger afin de rester à portée de main est la sédentarisation : « le mode de vie nomade n'est pas compatible avec le socialisme »³⁰ selon le pouvoir soviétique. Aussi dans les années 1930, la politique de collectivisation des moyens de production implique la sédentarisation des peuples nomades du Grand Nord sibérien qui, coupés de leur territoire traditionnel de chasse et de pêche (leur culture déracinée *ipso facto*), entrent dans un système de dépendance vis-à-vis d'un lointain Etat central en même temps qu'ils entrent dans les premières maisons. Un pas franchi à regret dans la nouvelle d'Ivan Istomine, *Le dernier voyage*, par la vieille *Xadane* qui, née dans un tchoum [tente conique constituée de hautes perches et de peaux] de la toundra, voudrait mourir dans un tchoum mais se heurte aux applications toujours plus larges de l'idéologie. Sans le *moukadanze* du tchoum, ouverture supérieure de la tente par où s'échappe la fumée ordinaire et par où sortent les héros traditionnels, veut-on les enterrer vivants ? : « - *Regarde en haut. Tu vois un moukadanze ? Tu vois le ciel ? Tu vois le ciel, les bons esprits te voient et t'entendent lorsque tu les appelles à l'aide. Tu vivras dans une maison, et les bons esprits ne sauront pas comment tu vas, comment te porter secours* »³¹.

Plus tard, des années 1950 aux années 80, des Autochtones sédentaires ou semi-sédentaires seront contraints d'évacuer leurs villages traditionnels pour vivre dans de petites villes modèles créées de toutes pièces par le Parti et ses

²⁶ Tambour à deux membranes.

²⁷ Cf. Kaliña. *Des Amérindiens à Paris*, Paris, Créaphis, 1992.

²⁸ Témoignage recueilli en 1991 à Awala-Yalimapo, auprès de l'un des descendants de ces Amérindiens exhibés à Paris. « Portraits d'une exposition » in *Chroniques d'une conquête*, Paris, Ethnies, n°14, 1993, p. 63.

²⁹ Il rapporte ici les paroles de son père. Cf. Baumann Fritz, *Im Bannkreis des Nordens* (La fascination du Nord), ZDF, 1998.

³⁰ Cf. Dominique Samson-Normand de Chambourg, *Le Grand Nord sibérien dans Ilir d'Anna Nerkaoui. Une page de vie autochtone (1917-1997)*, Paris, L'Harmattan, 1999.

³¹ Ivan Istomin, « Poslednjaja koševka » (Le dernier voyage), in *Literatura Tiumen'skogo kraja* (La littérature de Tjumen'), Tjumen', SoftDizajn, livre III, 1996, p. 19.

plans (la production dicte les emplacements à choisir). Si dans les premières décennies de la Révolution, les kolkhozes, les sovkhoses, les colons s'étaient emparés des terres giboyeuses et poissonneuses des Autochtones, obligeant ces derniers à s'enfoncer plus encore dans la toundra ou la taïga, désormais ce sont les villes soviétiques multiethniques qui chassent le naturel, là où les Blancs majoritaires reproduisent leurs standards européens de barres d'immeubles et d'administrations sans âme.

L'humiliation, la flagellation et le couronnement

Que ce soit la chaîne qui figurera désormais sur le blason de Cortés, marquis de la Vallée (humiliant les têtes des sept derniers rois de l'Anahuac) ou bien celles qui entraveront longtemps l'espace géographique et humain sibérien (au point que cette terre soit appelée le « pays des chaînes »), l'univers amérindien et sibérien est violé sans trop songer à mal. Comment ne pas penser, une fois encore, au corps meurtri de ce dieu chrétien dont de multiples tableaux en Occident vantent le martyre et le sang répandu, à ce souverain d'un royaume différent tourné en dérision et dont la couronne est invisible aux yeux des puissants ? Comment ne pas entrevoir les tableaux où trône le Christ dans sa souffrance « évoquant toute la méchanceté et la vulgarité du monde, [qui] reflètent une bêtise insondable, opposent en un contraste puissant la veule sauvagerie des soldats et l'humiliation profonde du Christ »³² ? Cervantès a peut-être ces images en tête, qui dresse dans ses *Nouvelles exemplaires*, un siècle plus tard, le tableau d'une Amérique qui ne tient plus beaucoup du paradis, mais déchoit comme « le refuge ordinaire des Espagnols désespérés, église des banqueroutiers, sauf-conduit des homicides, paravent de ces brelandiers que les habiles connaissent pour pipeurs, appeau des femmes libres, salut particulier d'un petit nombre et leurre commun du plus grand ». Quant à Montaigne, comparant Indiens et Européens, ne se félicite-t-il pas de ce que ces derniers « n'aient pas eu tant de bonté, libéralité, loyauté, franchise que les premiers : c'eût été leur perte » ? C'est comme si les Nouveaux Mondes étaient tombés sous la coupe d'une croix qui n'était pas la leur. Ombre perverse de celle que Cortés voulut autrefois imposer à Moctezuma sur le temple majeur de sa cité, malgré le désespoir du souverain : « Oh Malinche ! Vous voulez donc nous faire périr, nous et toute cette ville ! » De même qu'aux yeux de l'Amérindien, « fendre le sol pour cultiver, creuser des galeries pour extraire les minerais, et même prélever de la terre pour fabriquer des poteries étaient des actes graves »³³, pour le Khanty dont le tranchant de la hache creuse la terre, il convient aussitôt de soigner le corps de la terre : « — *Si tu viens à blesser par hasard Celle-qui-est, il faut aussitôt soigner cette blessure, continuait maman. Il faut égaliser l'entaille afin qu'elle cicatrise au plus vite* »³⁴. L'Autochtone est au

³² *Dictionnaire illustré de la Bible*, Paris, Bordas, 1990, p. 466.

³³ J.M.G Le Clézio, *Le rêve mexicain ou la pensée interrompue*, Paris, Gallimard, 1988, p. 241.

³⁴ Eremej Ajpin, « Ja slušaju zemlju » (J'écoute la Terre), in *Pod radugoj severa (Sous l'arc-en-ciel du Nord)*, *op. cit.*, pp. 272-273.

cœur de la terre, de ses heurs et malheurs, là où l'homme blanc, à l'instar d'un des personnages de Horacio Quiroga — et de l'écrivain lui-même—, est « capable de briser un cœur pour voir ce qu'il contient, au risque de se tuer sur les débris de ce cœur »³⁵. Comme il brise aussi, *deus ex cathedra*, le silence. Avant-hier, celui de *Cuaubtemoc*, jeune roi muré dans son silence, puis arrêté, torturé et enfin, étranglé, par des conquistadors sans parole ; hier, celui de la taïga qu'écoutait, la nuit venue, le petit Khanty et qui habite l'adulte devenu écrivain, cerné par le rôle ininterrompu des torchères de gaz : « Depuis, de nombreuses années ont passé. Notre Montagne du Village d'Automne est couverte d'herbe et d'arbrisseaux. Les bûcherons ont abattu les pins dans la forêt. Les routiers ont libéré les bulldozers et une large voie. Déjà plus personne ne songe à ce silence. Mais éclate dans ma mémoire notre petit village aux pins dorés et ma mère qui observe religieusement le silence vespéral »³⁶ ; aujourd'hui, celui de Potrerillos, morceau de désert chilien (les Indiens Collas qui habitaient l'endroit avant sa mise en valeur l'avaient appelé « terre battue par les vents ») encensé depuis les années 1920 par les fumées d'une fonderie de cuivre de *Codelco* et hanté par l'ordre d'évacuation pour l'an 2 000 : « *Quítame el aire, si quieres. Quítame el pan, pero no tu silencio, Potrerillos* »³⁷.

Comme il brise aussi l'échine de la Terre évidemment. Les montagnes, ces seins tendus de la Terre-Mère dont le lait dessine des nuages aux commissures du firmament, les fleuves dont la chevelure tisse les rets qui retiennent les poissons pour le pêcheur, les forêts, ces fourrures de la Mère originelle : tout est désacralisé aux yeux du monde blanc. Seul trouve grâce l'or ravi à la Terre-Mère et devenu le salut de ces pèlerins du christianisme, las de cheminer ; le veau d'or qui défraya la chronique de la traversée du désert n'a pas d'âge : « *Colons ou chercheurs d'or, tous commettaient dans la forêt des erreurs stupides. Ils la dévastaient sans prendre la moindre précaution, et du coup, certains animaux devenaient féroces. Parfois, pour gagner quelques mètres de terrain, ils déboisaient n'importe comment, laissant sans gîte un gypaète qui se rattrapait en leur tuant une mule, ou alors ils faisaient l'erreur d'attaquer les pécaris à collier à l'époque de la reproduction, ce qui transformait ces petits sangliers en monstres redoutables.* »³⁸ ; « *Le tout premier jour, le vieux tenta patiemment d'expliquer que c'était vrai : autrefois son siri avait été riche, ils avaient possédé beaucoup de rennes, qui à présent n'étaient plus. Mais de manière générale, il n'y avait pas d'or. Ils n'étaient pas intéressés par l'or. A quoi bon dans la taïga ? Où l'entreposer ? Ils ne gardaient pas ce qui n'était pas indispensable.* »³⁹ Le Frère blanc aime à transformer l'esprit comme d'autres travaillent le bois ou la peau. Il ne fait guère la différence lorsque, armé de sa faucille et de son marteau, il veut modeler la conscience, faire jaillir un sang neuf. Et ce représentant du jeune pouvoir soviétique dans *Les Khantys*, qui incarne pour un vieil Autochtone le Monde d'En-Bas et son esprit-maître rapace, *Kyn'*

³⁵ Horacio Quiroga à propos de lui-même, dans sa correspondance avec Ezequiel Martínez Estrada (cf. Victor Fuenmayor, « Lecture d'un solitaire » in *Contes d'amour, de folie et de mort*, Paris, Éditions Métailié, 1985, p. 193.

³⁶ Eremej Ajpin, « Ja slušaju zemlju » (J'écoute la Terre), *Jamal'skij Meridian*, n°6, 1996, p. 54.

³⁷ Extrait d'un poème écrit par Marisel Castillo, lycéenne, en 1999, avant l'évacuation forcée du campement de Potrerillos : cf. le film *Potrerillos, la ville rouge* de Sylvie Blum, La sept Arte - INA, 1999.

³⁸ Luis Sepúlveda, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, op. cit., p. 53.

³⁹ Eremej Ajpin, *Xanty ili zvezda utrennej zari* (les Khantys ou l'étoile de l'aube), op. cit., p. 324.

lung, est officiellement l'homme nouveau. Et peu importe si uni pour le meilleur et pour le pire (encore à venir) à la Révolution, le démiurge bolchévique qui veut refaire le monde, soupire après la Maîtresse de la Terre, la Vieille Dorée, lui faisant ceindre « la couronne d'épines des femmes qui sont aimées par un homme marié ».

Ecce Homo

L'*homo sovieticus* est né de la pensée, là où l'Autochtone naît de l'observation : « *Les cris de la mère, sourds, étouffés, parvenaient comme de dessous la terre, comme si c'était elle la Grande Terre qui s'épuisait dans le martyre de l'enfantement d'une nouvelle vie* »⁴⁰. Un monde est jugé. Et les Grands Prêtres de la Chrétienté baptisée font leur Loi. Avec l'aplomb qui sied à ceux dont le Dieu n'est rien qu'une arme comme ce Jésus blanc l'avait deviné : « *L'heure vient même où qui vous tuera estimera rendre un culte à Dieu* »⁴¹. De même que Ponce Pilate présente au peuple le souverain d'un royaume qui n'est pas de ce monde, Cortes n'exhibe-t-il pas, sur les remparts, un Moctezuma enchaîné, le traînant devant le peuple de *Tenochtitlán*, comme le symbole d'un monde qui n'a pas sa place sur terre ? Les hommes ne sont-ils pas pris à témoin du sacrifice qui doit s'accomplir ? Le *teule* barbu de la Bible sait devoir transcender sa nature humaine sur le bois de la croix comme le souverain surnaturel Moctezuma se sait condamné en tant qu'homme : « *Que veux-tu encore de moi, Malinche, car je ne désire plus vivre...* »⁴². Celui qui prenait ses repas, invisible derrière un paravent, tel le dieu que l'on ne saurait se représenter, est apparu blessé, sans que l'on sache si la plaie était née de la pierre lancée par un de ses guerriers ou de la préférence de son peuple pour un autre homme, *Cuaubtemoc*. De même, les Grands Prêtres du Marxisme-Léninisme, dans leur présentation de l'Autochtone —en tant que pécheur, c'est-à-dire hors la loi soviétique puisque nomade, spirituel, et seigneur sur sa propre terre (ne se baptise-t-il pas lui-même homme' ou homme véritable' ?)— ont imposé un catéchisme longtemps en vigueur pour sauver de ce « péché originel » que constitue la condition autochtone et où, faute de lendemains radieux, le *Confiteor* ressuscité se mêle à présent au goût amer des dernières séances d'autocritique de la *perestroïka* :

*« Je suis entré dans ce pays tel un héros !
Je rêvais de tout refaire, conquérir, améliorer...
Mais il a fallu emporter, extirper, détruire
en alléguant drapeaux et pays.
Bûcheur, soutien de famille, étudiant,
je priais les idées et le pétrole !..
Je suis arrivé jeune, je partirai vieilli et pitoyable,
emberlificoté dans le chiffon des ordres et des légendes.
... Je regarde alentour, et un frisson glacé*

⁴⁰ Anna Nerkagi, « Ilir » (Ilir) in *Molšas'ij* (*Le silencieux*), Tjumen', SoftDizajn, 1996, p. 131.

⁴¹ [Jn, 16, 2], *Bible de Jérusalem*, Paris, Desclée de Brouwer, 1955.

⁴² Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*, Madrid, Espasa-Calpe, 1968, p. 270.

*parcourt mes pensées : la vie entière est sacrilège...
Notre gloire, une infamie. L'héroïsme, pareil à une piraterie.
Notre vérité, plus terrible que le mensonge ! »⁴³*

Les ordres et médailles divers de la Patrie victorieuse n'y peuvent rien. Non plus que les conquêtes réécrites dans les livres d'histoire à la gloire de leurs initiateurs —la Vierge Marie aurait ainsi effectué une apparition remarquée lors du massacre du temple de México-Tenochtitlán où, oublieuse de son éternel sourire lilial, cette *teleciguata* [grande dame] subjective jetait de la terre aux yeux des Amérindiens pour les aveugler⁴⁴— : *Pachamama* et *Iaminia*, du fond de leurs entrailles, témoignent de la vérité d'un autre royaume. De la vérité du crime abject qui règne à la surface des choses. Celle que fécondent la pluie, le vent et le soleil, celle qui est source de vie, est violée, stérilisée dans le bruit des armes, puis des machines. Les villes se jouent des marais, les scieries empiètent sur les forêts, les gazoducs et oléoducs étranglent la toundra et la taïga, les usines de pâte à papier ou combinats de cellulose noient leurs humeurs polluées dans les lacs comme leur chagrin : la Terre-Mère a été reniée. A l'instar de ce que fit ce pêcheur miraculeux, appelé Simon-Pierre, dont parlent tant les missionnaires et qui renia le jardin où l'homme-dieu l'avait emmené ; il avait préféré l'ombre alors que le jour se levait. Et les hommes, aveuglés au XVI^{ème} siècle par ce qu'ils croient savoir du ciel, au XX^{ème} siècle par ce qu'ils croient savoir de l'Homme, trébuchent sur leur ombre. Tout-à-trac s'est évanoui l'univers autochtone, effacé sous les routes de la Civilisation et sous les roues des véhicules qui écrasent ce que le pied des hommes, hier encore, enjambait prudemment. Laissant le monde animal, orphelin du chasseur-pêcheur qui, en se mesurant, dans les forêts ou sur les fleuves, à l'aune des autres chasseurs de la Création, prouvait l'altérité : « *Quand un être est bien constitué, agile, fort et rapide, il maîtrise son ennemi avec la seule arme de ses muscles et de ses nerfs, ce qui fait son bonheur, comme il en va pour tous les lutteurs de la création. C'est ainsi que chassent l'épervier, le léopard, le tigre, nous autres et tous les êtres noblement constitués.* »⁴⁵ Aujourd'hui, les machines ont créé leur propre décor. La machine et l'homme, interdépendants, sont pressés de faire le vide autour d'eux, comme pour laisser une trace indélébile de leur passage. Le civilisé, tout aux prouesses de ses progrès techniques et de son appétit apparent de vivre, crie victoire : la terre vivante est tombée en désuétude. Et chacune de ses plaies silencieuses, qui vaut en Amazonie un filon d'or et en Sibérie l'écharpe de meilleur conducteur de bulldozer du mois, est un gage de survie pour l'humanité : la course aux honneurs ne souffre pas la fausse modestie. Dans les villes où les coqs ont cessé de rappeler les trahisons apostoliques pour faire la une des

⁴³ Petr Suxanov, « Pokoritel' Sibiri » (Le conquérant de la Sibérie), in *Literatura Tjumen'skogo kraja*, livre III, *op. cit.*, pp. 203-204.

⁴⁴ Bernal Díaz del Castillo, *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*, *op. cit.*, p. 265.

⁴⁵ Horacio Quiroga, « Anaconda » in *Anaconda*, *op. cit.*, p. 29.

étalages, il est des hommes qui vantent avec gourmandise chacun des membres grossièrement dépecés de la terre, tâchant d'oublier que c'est elle, l'air détaché, qui les porte.

Le portement de croix

La Civilisation porte haut l'icône de cette divinité barbue qui, à l'image de l'Ours, fils de *Torum* (le dieu du Ciel) envoyé par son père chez les Khantys faire régner la paix et l'équité sur la terre, a sacrifié une part de lui-même devant l'imperfection notoire de l'humanité terrestre. A l'usage, l'univers autochtone, tant géographique qu'humain, s'est avéré indigne de recevoir le frère blanc : les rêves européens de grandeur se sont heurtés à des éléments contraires et à des êtres de chair. Et les morts qui émaillent, de part et d'autre, le voyage de l'un vers l'autre n'ont pas suffi à esquisser une histoire d'amour légendaire. Les racines improbables des colons dépayés et celles, à vif, des Autochtones endimanchés, errent au beau milieu de préjugés, de complexes et de mépris. La mainmise blanche sur ces terres est une leçon d'histoire bien apprise et mal vécue : « Les Shuars se déplaçaient vers l'orient en cherchant l'intimité des forêts impénétrables »⁴⁶ comme, préférant encore le Piège-des-Mauvais-Esprits, le Nénètse « Maïma se rendait là-bas, pareil à l'araignée qui a senti le danger et se tapit dans un refuge obscur, dérobé au regard »⁴⁷. Jusqu'à ce que les limites de la terre les contraignent à arrêter leur chemin de Croix, cet exil forcé pour devenir ce que le nouveau pouvoir attend d'eux. Un pouvoir comme déplacé qui s'est éloigné, de lui-même, avec le temps comme en témoignent aujourd'hui *El Idilio* et son maire dont on murmure : « *qu'avant d'échouer à El Idilio, il était en poste dans une grande ville de la montagne et qu'il avait été expédié dans ce coin perdu de l'Est en punition d'un détournement de fonds. A part la transpiration, sa grande occupation consistait à gérer son stock de bière. Assis dans son bureau, il vidait les bouteilles à petits coups, lentement, car il savait bien que, le stock épuisé, la réalité se ferait plus désespérante encore.* »⁴⁸. Ou bien encore le chef actuel du soviet, dans *Le lichen blanc* « *qui n'était même pas un Russe, et dont on ignorait où et par qui il avait été déniché. Originnaire d'une terre chaude, il était ici gelé en permanence ; c'est pourquoi il se réchauffait chaque jour avec une bouteille dont le contenu correspondait en degré à la température de sa terre natale. En fin de journée, il était si surchauffé qu'il tombait là où il se trouvait. Le plus souvent, sur son lit. (...)* »⁴⁹ A l'ombre de cette croix qu'il convient de porter sous des latitudes aussi peu tempérées, les colons eux-mêmes s'échinent : *María del Rosario Castañeda y Montero*, propriétaire convaincue des terres et des âmes de *Macondo*, doit jouer jour et nuit le rôle de la *Grande Mémé*, sans jamais sourciller sous son diadème et les lampions tandis que les colons de *El Idilio* doivent jongler avec une parcelle de forêt, quelques outils, des semences peuplées de charançons, une aide technique fantôme, et la force vengeresse d'une nature qui refuse de se laisser débroussailler. Même si une *Grande Mémé* « avec ses trois encomiendas

⁴⁶ Luis Sepúlveda, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, op. cit., p. 48.

⁴⁷ Anna Nerkagi, « Ilir » (Ilir) in *Mol*as*ij* (*Le silencieux*), op. cit., p. 177.

⁴⁸ Luis Sepúlveda, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, op. cit., p. 23.

⁴⁹ Anna Nerkagi, « Belyj jagel' » (Le lichen blanc), in *Pod sen'ju noxar-juxa* (*A l'ombre du noyer*), op. cit., pp. 109 et 110.

concédées par Ordonnance Royale à l'époque de la Colonie »⁵⁰ ne sera jamais une *Dolores Encarnación del Santísimo Sacramento Estupiñán Otavalo* emportée par une fièvre ardente et rongée par la malaria malgré les perspectives mirifiques d'« un plan de colonisation de l'Amazonie »⁵¹, symboliquement, les deux personnages féminins, en contrepoint de la luxuriance du décor de *Macondo* et de *El Idilio*, sont renvoyés à leur propre stérilité. Comme si la rencontre des univers colon et autochtone était condamnée d'avance et la vie, ailleurs. Sentiment renforcé par le portrait des Jivaros, ce lien fragile entre Shuars et Colons sans cesse menacé d'être dissous, dont les dents aiguisées par les galets du fleuve dévorent la chair des signes et qui découvrent le nouveau monde autour du fauteuil d'un dentiste itinérant : « *Les Jivaros. Des indigènes rejetés par leur propre peuple, le peuple des Shuars, qui les considéraient comme des êtres avilis et dégénérés par les habitudes des « Apaches » autrement dit les Blancs. Les Jivaros, habillés avec des guenilles acceptaient sans protester ce nom dont les avaient affublés les conquérants espagnols. La différence était immense entre un Shuar hautain et orgueilleux, qui connaissait les régions secrètes de l'Amazonie, et un Jivaro tel que ceux qui se réunissaient sur le quai d'El Idilio dans l'espoir d'un peu d'alcool.* »⁵²

L'équilibre complice qui liait l'Homme et la Nature, rompu par la perception propre au monde blanc (chez les Nénètses, le regard n'est-il pas l'un des moyens de briser instantanément le cercle d'un monde, au risque que s'y faufile quelque mauvais esprit ?) a été dénaturé : complémentaire, il a été animalisé, diabolisé. Aussi l'opposition est-elle devenue ouverte entre anciens pays, comme le stigmatise le « Congrès des Venimeuses » réuni à la hâte dans un recueil de nouvelles de l'Uruguayen Quiroga (il écrivait le plus clair de son temps au beau milieu de la forêt tropicale) devant l'imminence du danger : « la présence funeste de l'homme »⁵³. Moins celle de l'homme traditionnel, l'un de ces premiers lutteurs de la Création, que cette ombre avide qui plane sur le visage de l'homme perverti par la ville et revenu, sans remords, puiser à la corne d'abondance de la Terre-Mère qu'hier encore il s'évertuait à chasser, comme ces serpents maléfiques qui se doivent à présent d'alimenter, sans broncher, l'Institut de Sérothérapie Ophidienne. Le concours de la Nature qui répugnait à la Civilisation —saint Patrick, dit-on, a chassé le serpent hors d'Irlande— s'est avéré indispensable, une question de survie, détrompant le manichéisme de la Civilisation car si les venimeuses ont « la Mort pour étendard, celui de l'homme aussi c'est la Mort, et il est prompt à la donner »⁵⁴. La vie des villages nationaux sibériens ou amérindiens, ces stations d'une Passion secrète, est faussée. Crucifiée entre inaction et violence, à l'image

⁵⁰ Gabriel García Márquez, *Les funérailles de la Grande Mémé*, Paris, Grasset, 1977, p. 143.

⁵¹ « Le gouvernement promettait de grandes superficies et une aide technique en échange du peuplement de territoires disputés au Pérou », Luis Sepúlveda, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, *op. cit.*, p. 38.

⁵² *Ibid.*, p. 16.

⁵³ Horacio Quiroga, « Anaconda » in *Anaconda*, *op. cit.*, p. 10.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 12.

de « la crue sans fin du fleuve qui charriait des troncs d'arbres arrachés et des cadavres d'animaux gonflés ». L'épopée s'est usée sous le soleil, la pluie, la neige et les vents, et les hommes se consomment.

Crucifixion au Golgotha

Le *Golgotha* [« le lieu du crâne » ?], lieu de la mémoire. Lieu de sinistre mémoire, en vérité, pour la Chrétienté dont chaque bonne maison s'attache à perpétuer le souvenir à travers le prisme d'un crucifix. Comme toute bonne maison khanty possède son crâne d'ours (le mammifère n'est autre qu'un fils céleste descendu veiller la terre) sur lequel, faute de connaître la Bible, l'Autochtone prêtait serment. Sous peine d'être déchiqueté. Quant aux Amérindiens, sans soupçonner l'existence d'un *Golgotha* hérissé de croix infâmantes, ils associaient néanmoins l'image de la croix à la déité puisque des croix précolombiennes en pierre étaient destinées au dieu de la Pluie. Mais loin de ces considérations sans avenir, la Civilisation arpente les écosystèmes et se sert, arrachant les masques de dieux ou d'Esprits-Mâîtres séculaires : « *A voir couler le Nangaritza, on pouvait penser que le temps avait oublié ces confins de l'Amazonie, mais les oiseaux savaient que, venues de l'occident, des langues puissantes progressaient en fouillant le corps de la forêt. D'énormes machines ouvraient des routes et les Shuars durent se faire plus mobiles. Désormais ils ne demeuraient pas plus de trois ans de suite sur le même lieu avant de se déplacer pour permettre à la nature de se reformer. A chaque changement de saison, ils démontaient leurs cabanes et reprenaient les ossements de leurs morts pour s'éloigner des étrangers qui s'installaient sur les rives du Nangaritza. Les colons, attirés par de nouvelles promesses d'élevage et de déboisement, se faisaient plus nombreux. Ils apportaient aussi l'alcool dépourvu de tout rituel et, par là, la dégénérescence des plus faibles. Et, surtout, se développait la peste des chercheurs d'or, individus sans scrupules, venus de tous les horizons sans autre but que celui d'un enrichissement rapide.* »⁵⁵ Tandis que les spécialistes, en Sibérie, annoncent pour l'an 2000 deux fois moins de pâturages, la disparition d'une quarantaine d'espèces d'oiseaux⁵⁶; déjà dans la conquête industrielle des années 80, la Sibérie occidentale a perdu au nord 13 à 15% de son territoire sous l'effet de la conquête industrielle et 16% de taïga au sud. Plus que le Tsar blanc et le Tsar Rouge, le Tsar Noir, tantôt « grand homme russe à la tête de fer » [le derrick], tantôt « grande femme russe à la robe rouge » [la torchère de gaz], a officialisé la condamnation à mort autochtone. Alors un poète prend la parole. *Iouriï Aivaseda*, plus connu sous le nom de *Iouriï Vella*, à la tête des Nénètes de la taïga, négocie avec la compagnie pétrolière *Loukoïl* afin que certains pâturages ne soient pas exploités avant 2005. Accords non respectés, empêchant en outre la migration prévue des troupeaux dans la zone. Le décret présidentiel de 1992 qui redonne aux Autochtones la jouissance de leurs terres « gratuitement, pour une durée illimitée et avec droit de transmission par héritage » reste lettre morte. Le transfert des droits sur les terrains ancestraux à l'administration locale

⁵⁵ *Ibid.*, pp. 47-48.

⁵⁶ En 1970, il y en avait 79 espèces répertoriées.

(suite à une loi concernant la mise en valeur du sous-sol en 1996) a permis les spoliations comme l'exemple de ces éleveurs de rennes privés de leur titre de propriété par « manque de formulaire » tandis qu'un peu plus tard, l'administration attribuait ces titres aux compagnies qui avaient remporté l'appel d'offres pour exploiter les gisements. Les sacrifices humains ont juste changé de visage⁵⁷ : « — *Il est arrivé malheur, au début de l'hiver dernier, au vieil Usti qui est du clan Aivaseda. — Quoi donc ? — Dans les épaisses forêts de conifères qui longent le Vat'ëgan il chassait un écureuil. Or un pipe-line est installé dans ces forêts. J'irai avec mes rennes, dit-il, sur ce petit lac gelé. Soudain la glace céda... — Tranquille, il savait que la profondeur ici est à la hauteur du ventre des rennes. Il dirigea le renne de tête vers la forêt la plus proche. Mais qu'est-ce donc ? Les kaisy et les malitsy avaient noirci, les rennes étaient couverts d'un éclat noir. Et l'odeur était telle que la tête tournait. Il porta sa main au visage : une graisse noire... — Oh, malheur ! — Il s'avéra que ce n'était pas un lac, mais une fouille de pétrole. Lors d'une avarie, le pétrole avait rempli le petit lac, ce qu'on ne pouvait voir sous la neige... On eut beau essayer de laver les rennes, ils ont crevé, ils ont gelé. Mais le maître lui-même a survécu. Seulement, le vieil Usti est devenu aveugle.* »⁵⁸ L'incompréhension du vieux Khanty « cerné de tous côtés par les routes d'acier et de béton, les oléoducs et les gazoducs, les derricks de pétrole, les villes et villages des Gens du Pétrole »⁵⁹ et muré dans son silence tandis que les reflets des torchères de Samotlor, la nuit, depuis le sud, jouent sur son visage n'a d'égal que la colère du docteur Loachamín s'emportant « contre les gringos qui venaient parfois des installations pétrolières du Coca, étrangers impudiques »⁶⁰. Les nouveaux venus dans la forêt tirent sans trop y regarder. Le dos d'un homme ou les petits d'une femelle ocelot⁶¹, ou les troupeaux de rennes domestiques relèvent de la même insouciance de l'univers. Le chasseur traditionnel s'est tu, qui se purifiait avant de se mettre en route, puis remerciait et honorait la victime qui s'était offerte ainsi à lui. Avec les nouveaux venus, l'équilibre de ce monde agonistique est rompu, le sacré profané ; le prélèvement opéré sur la vie n'est plus compensé par la vie donnée. L'homme civilisé, trop souvent avare, dépense sans compter ce qui ne lui appartient pas et, prodigue, « dispense l'odeur de mort que beaucoup d'hommes portent sur eux sans le savoir ». Et la soif amère qu'éprouvent parfois la toundra ou la forêt tropicale, est comme celle, juste avant de remettre l'esprit, de ce dieu-roi lointain, tout aussi prisonnier et seigneur sur sa terre que l'Autochtone, tout aussi crucifié que la Terre-Mère, « offrande lyrique » à des hommes qui ne savent pas ce qu'ils font. Une soif mortelle parce que le paysage humain se délite sous les effets de l'alcool, telle la terre sous la morsure des machines sans âme, lors des « fêtes » amérindiennes ou sibériennes : « *On lui proposait donc de mener sa femme aux fêtes de juin, de l'obliger à*

⁵⁷ La déperdition de la production de pétrole est évaluée à quelque 2%. Cf. Eva Toulouze, « Les peuples khanty et mansi : le choix d'exister », in *Les Sibériens. De Russie et d'Asie, une vie, deux mondes*, Paris, Editions Autrement, 1994, pp. 176-186.

⁵⁸ Jurij Vella, « Vest' s vat'ëganskogo stojbiš'a » (Nouvelle du campement du Vat'ëgan), in *Literatura Tjumen'skogo kraja*, livre III, *op. cit.*, p. 212.

⁵⁹ Eremej Ajpin in *Gennadij Rajšev. Xantyjskie Legendy (Guennadiï Raïchev. Légendes Xanty)*, *op. cit.*

⁶⁰ Luis Sepúlveda, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, *op. cit.*, p. 2.

⁶¹ *Ibid.*

participer au bal et à la grande saoulerie collective qui commençait dès que le curé avait tourné le dos »⁶² ; « Il est vrai que ces dernières années étaient apparus les Jours du Pêcheur et du Chasseur. Mais on ne les respectait pas particulièrement. C'était, pour les désœuvrés, un prétexte supplémentaire pour s'enivrer »⁶³. Les corps s'enivrent puisque l'on ne peut plus être « Ceux qui se tiennent debout »⁶⁴, ou bien peut-être la tête qui tourne fera-t-elle revenir, l'espace d'un instant, le cycle ancien des vies perdues. La croix, l'alcool ne sont que le prétexte à l'élévation vers l'éther d'un Eden qui pèse par son absence.

La déploration

Devant la croix, arbre de vie pris dans des vents contraires, nombreuses sont les voix qui s'élèvent pour déplorer le martyr de la Création. A travers le monde, les 2/3 des forêts primaires ont disparu sous l'effet du déboisement, et les forêts artificielles, uniformes, plantées par la main de l'homme, ne sont qu'une pâle copie de la biologie initiale. Chaque année, des espèces de la faune et de la flore, des espèces animales, des peuples doivent s'effacer devant l'acharnement de la Civilisation à laisser son empreinte dans la terre. Jeux cruels de l'enfance pour de vieilles sociétés moralisatrices : « *Tout enfant normal, expliqua le docteur avec une expression joyeuse, à un moment donné de son développement, s'amuse à éventrer des chats. Ensuite nous effaçons ces jeux de notre mémoire, nous les éliminons, nous les excrions.* »⁶⁵ Des sociétés où les rites de passage à l'âge adulte estompés génèrent de vieux enfants ; la Civilisation héritière des Lumières a plongé dans les ténèbres une partie du monde, moins sa partie visible (le corps) que secrète (l'âme). Par affect, non par amour. Ainsi, alors que tout l'univers du chasseur-pêcheur tchouktche reposait sur un acte d'amour —l'amour infini de la Mère originelle avait transformé une baleine en homme pour engendrer les ancêtres, les baleines et les hommes ne faisant ainsi qu'un seul et même peuple—, il fallut apprendre le matérialisme qui « *appauvrit singulièrement tout le monde environnant, priva d'âme les pierres, les rochers, les vagues, les neiges et les glaces, le ciel étoilé. Disparut aussi la chaleur que répandait cette force mystérieuse et invisible qui avait organisé le monde avec sagesse. Tout à coup, tout devint froid, frileux et cafardeux sur ce chemin tout droit, lisse, plat et désert où soufflaient tous les vents glacés de l'Histoire et qui devait mener vers l'avenir radieux de l'humanité [...]* »⁶⁶. Un bonheur nouveau imposé par les armes aux peuples de la Création dont les jardins amérindien et sibérien portent le deuil « comme Zamora et Loja, où les indigènes Saragurus s'habillent toujours en noir pour perpétuer le deuil d'Atahualpa »⁶⁷ : « *Mais un jour vint un chasseur redoutable. Il était si chanceux qu'il en perdit toute mesure. 'Nous sommes les maîtres de la Terre. Nous prendrons tout ce dont nous avons besoin sans remercier les Esprits de la Mère'. Et pour la première fois, il convoita une baleine comme une vulgaire*

⁶² *Ibid.*, p. 38.

⁶³ Anna Nerkagi, « Aniko iz roda Nogo » (Aniko du clan Nogo) in *Molashij (Le silencieux)*, *op. cit.*, 1996, p. 352.

⁶⁴ Nom par lequel se désignent certains Samoyèdes.

⁶⁵ Adolfo Bioy Casares, *Journal de la guerre au cochon*, Paris, Robert Laffont, 1969, p. 194.

⁶⁶ Jurij Rytxeu, « Du fond des millénaires » in *Les Sibériens. De Russie et d'Asie, une vie, deux mondes*, *op. cit.*, p. 49.

⁶⁷ Luis Sepúlveda, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, *op. cit.*, p. 38.

*proie. Il n'y a pas loin de la pensée à l'acte et sa lance partit toute seule de ses mains. Quand la baleine lui jeta un regard terrifié, une voix intérieure dit au chasseur : 'Tu viens de tuer ton propre frère et cela, seulement, parce qu'il ne te ressemblait pas ! »*⁶⁸. À y regarder de plus près, une ressemblance insupportable qui empoisonne l'air et légitime toute la barbarie du Civilisé. Ainsi au début du siècle, lors de l'exploitation intensive du caoutchouc en Amazonie colombienne par des patrons péruviens, aiguisée par les conflits frontaliers entre Brésil et Pérou en 1933, les Bora se virent-ils déportés, en tant que main d'œuvre bon marché, dans la vallée de l'Ampiyacu (Amazonie péruvienne), c'est-à-dire plusieurs jours de marche de leur territoire ancestral, chassant au passage d'autres Indiens, les Yagua ; ailleurs, les *curaca* [chefs de clans] furent amenés à confier leurs orphelins aux envoyés du gouvernement brésilien en échange d'une hache pour chaque garçon, d'un collier de perles pour chaque fille⁶⁹.

La déploration amérindienne prend aussi corps dans la figure macabre de *shawara*, cette fumée-épidémie liée à l'exploitation des minerais que le Créateur *Omamë* avait eu la sagesse d'enfouir dans la terre et que les anciens, guidés par leurs chamanes, maintenaient cachés. Mais désormais l'homme blanc, insouciant, libère cette force funeste, tuant ainsi les Indiens qui tombent de plus en plus malades, déchirant aussi la poitrine du ciel, déchaînant enfin les esprits auxiliaires des chamanes morts de maladies nouvelles et, peut-être de honte, de n'avoir pas su éviter à leurs peuples la morsure de la fumée cannibale. Et le chamane yanomami *Davi Kopenawa*, peintre païen de l'Apocalypse après les visions de Jean et Daniel, de déplorer les souffrances que s'infligent les hommes épris de mort et la vengeance que les esprits auxiliaires feront peser sur l'univers, le précipitant dans un chaos dont la clef est l'orpailleur qui tue pour laisser libre cours à sa recherche et s'approprier ainsi la forêt : « *Ils vont se mettre à découper le ciel en morceaux pour qu'il s'effondre sur la terre. Ils vont aussi faire tomber le soleil et tout deviendra obscur. Lorsque la lune et les étoiles tomberont aussi, le ciel deviendra complètement noir . Nous voulons dire tout cela aux Blancs, mais ils ne nous écoutent pas. Ce sont d'autres gens, ils ne nous comprennent pas.* »⁷⁰ Ainsi parle le chamane conscient que lorsque « les chercheurs d'or nous auront anéantis, personne ne fera surgir d'autre Yanomami comme cela. Non, cela n'arrivera pas. *Omamë*, qui nous a créés, a déjà quitté ce monde. Il est parti très loin et il ne créera pas d'autre Yanomami. Non »⁷¹. Dieu peut dormir tranquille.

Ce chaos, s'il menace la géographie physique, arase aussi la topographie humaine à l'image de ce dancing de village, où « l'orchestre ne jouait que pour un seul client qui dansait avec deux femmes en même temps. Les autres,

⁶⁸ Cf. le film de Fritz Baumann, *Im Bannkreis des Nordens (La fascination du Nord)*, Z.D.F., 1998.

⁶⁹ Oliberio Rumabajke, « Les Fils de la Hache », in *Chroniques d'une Conquête*, op. cit., pp. 48-55.

⁷⁰ Davi Kopenawa, « Fièvres de l'or » in *Chroniques d'une Conquête*, op. cit., p. 41.

⁷¹ *Ibid.*, p. 44.

sagement assises contre le mur, semblaient attendre le facteur⁷² ». Il n'y a rien à faire dans ce huis-clos, sinon voler les boules du billard local. Boire et puis transpirer. Accessoirement s'entretuer, tels ces chercheurs d'or prenant « à la lettre la maxime 'le temps c'est de l'or', et puisque la pluie leur en laissait le loisir, ils jouaient à la tute avec des cartes graisseuses dont les figures étaient presque impossibles à reconnaître. La haine montait, ils voulaient tous s'approprier le roi de trèfle, ils se soupçonnaient tous mutuellement et, avant la fin des pluies, il y en avait toujours quelques uns qui avaient disparu sans que l'on sache s'ils avaient été avalés par le fleuve ou par la forêt vorace »⁷³. La Grande Mémé, bien que « souveraine absolue du royaume de Macondo » n'échappe pas à l'ennui mortel, campée, de bout en bout de la nouvelle, sur un pouvoir qui la possède plus qu'elle ne le possède. Mais souvent l'homme blanc a voulu incarner « la transcendance du savoir divin sur l'improvisation mortelle »⁷⁴. La protection de la terre comme de ses peuples fait parfois l'objet de lois. Mais ces lois, lorsqu'elles sont arrêtées par les gouvernements sont encore trop souvent inappliquées ou inapplicables et Pachamama, tuméfiée, gît ensanglantée sous les pieds des hommes : l'Amérique du sud défigurée par la déforestation (et son cortège d'incendies volontaires), les pesticides qui endommagent les tissus cérébraux des oiseaux, le mercure lié à l'exploitation des gisements aurifères qui s'échappe dans la nature, la pollution des usines de pâtes à papier, la pêche industrielle qui met les eaux à sac. De même que Iaminia, la Vieille de la Terre nénéte, prise de nausée devant l'insouciance des hommes vomit une bile noire comme du pétrole et étouffe des pleurs aussi légers que du gaz dans la toundra, son corset de routes — qui font se raréfier le gibier et empêchent la libre circulation des eaux —, de torchères et de derricks meurtrissent sa chair et précipitent les battements de son cœur en écho aux tambours amérindiens qui obsédèrent les derniers jours de Mexico-Tenochtitlán et aux tambours sibériens qui scandaient le voyage des chamanes vers les Esprits.

Les Pietà

Devant le sacrifice de la Terre et de ses enfants, comme devant la Croix où gît un fils que pleure une vierge-mère, les femmes se drapent dans leur douleur, sans toutefois s'y arrêter : « Je regardai maman. Et une idée me traversa l'esprit : elle ressentait la douleur de la Mère-qui-est, la douleur de la Terre. Je le voyais à son visage. Lorsqu'elle entaillait, de la lame de sa hache, la Terre. Et je demandai : — Maman, tu sens la douleur de la Terre ? Elle me regarda attentivement, fit un court silence, puis dit pensivement : — Peut-être que, parfois, je la ressens. »⁷⁵. Ainsi Eulalia Yagari González, indienne Embera (Colombie), député, membre de l'organisation indigène d'Antioquia dont la propre mère lui apprit que la terre, la réserve où elles vivaient leur appartenait mais que les gros propriétaires terriens la leur avaient enlevée ». Lancée à corps perdu (nombreux sont les enfants et les femmes qui ont été battus ou torturés en prison dans les années 1980) dans la lutte pour la terre de

⁷² Gabriel García Márquez, « Il n'y a pas de voleurs dans ce village » in *Les funérailles de la Grande Mémé*, op. cit., p. 54.

⁷³ Luis Sepúlveda, *Le vieux qui lisait des romans d'amour*, op. cit., pp. 68-69.

⁷⁴ Gabriel García Márquez, « Les funérailles de la Grande Mémé », in *Les funérailles de la Grande Mémé*, op. cit., p. 158.

⁷⁵ Eremej Ajpin, « Ja slušaju zemlju » (J'écoute la terre), in *Pod radugoj severa (Sous l'arc-en-ciel du Nord)*, op. cit., p. 273.

Cristiana (ancienne communauté de Carmato rebaptisée par les Jésuites lors de leurs corps expéditionnaires dans les années 1960), Eulalia a mené des actions indirectes, entourée de femmes (certains hommes se sont travestis afin d'y participer). De guerre lasse, l'administration a laissé la communauté indigène créer son *cabildo* autonome ; ce sera le point de départ d'une réappropriation d'un espace vital où la terre n'a d'égal que les chants, les contes de la tradition orale chami et la condition féminine. Tout ce qui avait failli être perdu « à cause de la colonisation et de l'évangélisation » doit renaître : « (...) le droit d'avoir une éducation à nous, le droit à un territoire indigène où aller librement, une terre pour nos rites, nos chants, notre production, notre pensée, le droit de vivre dignement comme... un homme »⁷⁶. Nina Iadne, candidate sans moyens au titre de député à la *Gosdouma* en 1993, s'insurge contre le Parti et ses mensonges : « *Voici le véritable visage du PCUS ! Sous la conduite du Parti Communiste, les peuples minoritaires du Nord ont été encore plus privés de droits, et du plus élémentaire : être les maîtres de leur propre terre. Avec barbarie on a détruit la toundra, les terres de mes ancêtres, et personne n'a été puni pour cela. Les peuples autochtones du Nord sont restés en dessous du seuil de pauvreté alors que les départements sous la direction du Parti sont devenus millionnaires. De notre terre étaient pompées les richesses : fourrures, viande, poisson, pétrole, gaz — tout disparaissait quelque part.* »⁷⁷

Celle qu'on entend parfois appeler à Iamal 'la conscience du peuple nénéte' refuse la mort absurde que l'on inflige à la toundra, source de vie. Que l'on exige des hommes qui la peuplent et dont la souveraineté d'un autre monde nuit à l'éclat des rois de ce siècle. Sibérie, Grand Nord, Extrême-Orient soviétique : la terre autochtone que l'on sacrifie ainsi aux caprices de la Civilisation ne représente-t-elle pas 68% du territoire de la grande Russie ? Si la terre ne peut crier, Nina Iadne élève partout la voix comme à *Nadym* en octobre 1988, lors de la première conférence de l'Union, « L'écologie du complexe gazo-pétrolier »⁷⁸ : devant un parterre d'officiels, elle dénonce l'agonie d'hommes « dont la terre gémit et pleure sous le viol barbare » qui la défigure⁷⁹. La Sibérie occidentale veut enfin vivre de ses richesses, pas en mourir. En vérité, l'amour a dessillé les yeux amérindiens et sibériens, comme hier la pierre roulée avait ouvert le Saint Sépulcre à la vie, et deux femmes autochtones, deux sœurs du bout du monde, au-delà de leurs larmes ont cru voir le visage de celui que le Coran nomme *le Jardinier*, de celui auquel saint Jean de la Croix prête les traits de la mère

⁷⁶ Eulalia Yagari González, « De quoi notre avenir sera-t-il fait ? » in *Chroniques d'une conquête*, op. cit., p.57.

⁷⁷ 507 000 mètres cubes de bois perdus dans l'oblast [région] de Tioumen' du fait des torchères de gaz ; 6 millions d'hectares de pâturages détruits par les incendies et l'anarchie des transports des constructeurs et des ouvriers du gaz rien que dans les raïon de Pour et de Nadym ; les fils aux malformations honteuses et les filles aux maladies chroniques des bronches que veillent leurs mères du Kouzbass et de l'Altaï. Cf. Nina Iadne, « *По чему выхожу из КПСС ?* » (Pourquoi je quitte le Parti Communiste de l'Union Soviétique) in *Ja rodom iz tundry (Moi, native de la toundra)*, Tjumen', SoftDizajn, 1995, p. 131.

⁷⁸ À cette époque, la Sibérie occidentale fournissait 66 % de la production pétrolière de l'Union et 63 % du gaz soviétique (aujourd'hui, 70 % du pétrole et 90 % du gaz extraits en Russie proviennent de la péninsule de Iamal). Cf. Nina Iadne, « *Ekologija* » (Écologie), in *Ja rodom iz tundry (Moi, native de la toundra)*, op. cit., pp. 74-82.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 75.

nourricière donnant le sein à son enfant (« *le da Dios aquí su pecho de amor tierno / bien así como a niño tierno* »⁸⁰), de celui, enfin, dont la Passion épouse celle de la Terre-Mère. Deux femmes aussi en marge de la Civilisation —autochtones oblige— que Marie-Madeleine l'était de la bonne société, répètent à leur façon ce qu'elles ont alors entendu : « *Nous ne pouvons pas craindre la mort parce que la mort n'existe pas.* »⁸¹, « *je sais que je ne mourrai jamais.* »⁸² « Frère vent » saura-t-il encore porter la bonne parole autochtone d'Eulalia l'Amérindienne ou d'Anna la Sibérienne ? Depuis que saint François d'Assise, apôtre de la fraternité, a rendu l'âme, le vent ne fait plus guère que soulever les robes des paroissiennes du dimanche, ou bien balayer l'horizon, comme, à *Macondo*, fief de la *Grande Mémé*, « demain, mercredi, les balayeurs arriveront et ils balayeront l'ordure de ses funérailles, et cela pour l'éternité »⁸³.

Peut-être la Civilisation préférera-t-elle s'en tenir à ce qu'elle sait depuis longtemps et continuer à écouter le récit ancien des aventures de l'emblématique princesse *Caraboo*, figure susceptible d'idéalisation en diable, et autrement plus convenable et plus appropriée à l'état autochtone. Ce parangon fabuleux de l'Autre, contre toutes les probabilités de l'Histoire, ne fut pas découverte —son sexe était féminin— par quelque impavide coursier des mers dépêché par l'Occident, mais découvert et conquit elle-même, un soir d'avril 1817, l'Angleterre, ou plus modestement, le village sans histoire d'Almondsbury. Sa réticence à entrer dans un lit, le pain en forme de croix qu'elle porta à sa poitrine (« la dame errante venait donc d'un pays qui, pour quelque sauvage qu'il fût, était évangélisé »⁸⁴), les affirmations éclairées d'un Portugais de Malaisie qui comprenait sa langue (princesse royale, elle avait été arrachée à son île de Jevasu, Indes orientales, par des pirates qui avaient fini par l'abandonner sur les côtes anglaises), son âme guerrière qui la faisait s'entraîner au tir à l'arc, porter un sabre de bois⁸⁵ et grimper au sommet d'un arbre, équipée de pied en cap de son arc et ses flèches à la moindre trace de danger (« elle expliqua qu'elle avait grimpé à l'arbre parce que toutes les femmes de la maison étaient parties au village et qu'elle craignait les réactions des hommes face à une dame sans chaperon »⁸⁶), son souci hebdomadaire apparent d'honorer le soleil, du lever au coucher, depuis un toit : tout concourt à assurer l'engouement pour ce destin autochtone déraciné, et néanmoins typique. Il suffit de se rendre à Bath pour s'en persuader : « *Elle retrouva la princesse au pinnacle de sa gloire et de son ambition dans le salon d'une dame de haut ton*. Cervantès lui-même n'aurait pas imaginé scène plus frappante. Sancho Pança dans le palais de la duchesse pourrait-il être comparé à la princesse de Jevasu*

⁸⁰ Premier livre de *Noche oscura*, chapitre 1, paragraphe 2. Cf. Bernard Sesé, « Les visages de Dieu dans l'univers imaginaire de Jean de la Croix » in *Hommage à Jean Bérorgey : Paroles et Cultures*, op. cit., p. 148.

⁸¹ Eulalia Yagari González, « De quoi notre avenir sera-t-il fait ? » in *Chroniques d'une conquête*, op. cit., p. 58.

⁸² Anna Nerkagi, écrivain nénétsse, lors d'un entretien qu'elle m'a accordé à Saïexard en décembre 1996.

⁸³ Gabriel García Márquez, « Les funérailles de la Grande Mémé », in *Les funérailles de la Grande Mémé*, op. cit., p. 156.

⁸⁴ Edith Sitwell, *Les Excentriques anglais*, Paris, Le Promeneur, 1988, p. 156.

⁸⁵ « Toujours armée de son épée, de son arc et de ses flèches, la tête ornée de fleurs et de plumes, on ne pouvait douter qu'elle fût prête à combattre » rapportent Margaret Barton et Sir Osbert Sitwell dans *Sober Truth*.

⁸⁶ Edith Sitwell, *Les Excentriques anglais*, op. cit., p. 158.

*dans le salon de Mme de ... ? La pièce était remplie de gens à la mode, tous désireux qu'on les présentât à l'intéressante visituse. Une belle jeune femme était agenouillée devant elle, une autre lui tenait la main, une troisième enfin implorait un baiser ... »⁸⁷ Il n'est jusqu'au Docteur Wilkinson, dans la *Bath Chronicle*, pour attester sagement de ce que, sous la main de la singulière sauvageonne, « un ou deux caractères évoquent le chinois *sho*, qui désigne le roseau », et finir, en dépit des partisans d'un javanais altéré, et bien qu'aucun signe ne lui soit familier, par établir un lien évident avec le circassien. Du moins le Dr Wilkinson eut-il l'heur de remettre, malgré lui, les choses à leur juste place ; son portrait fidèle de *Caraboo*, princesse de sang royal, rappela à une aubergiste l'original authentifié : Mary Baker, « une servante du Devonshire dont la réputation n'était pas sans tache ».*

Cette authentique égérie de l'Altérité, aussitôt ses larmes de honte envolées, partit à la conquête de l'Amérique. Mais comme le relate le *Bristol Journal* de Felix Farley le 13 septembre 1817, la défunte princesse *Caraboo* ressuscita bel et bien à en croire une lettre de Sir Hudson Lowe, témoin inopiné de l'arrivée dans le port de saint-Hélène de cette Autochtone polissée par un nouveau naufrage : « *La connaissance de la langue malaise (sur l'île, nombreux sont ceux qui la comprennent) témoignée par cette femme extraordinaire, ainsi que son savoir de la politique indienne et chinoise, l'enthousiasme avec lequel elle aborde ces sujets convainquent tout le monde ici qu'il ne s'agit en rien d'un imposteur. Ses manières sont d'une fascinante noblesse* ». Et le *Bristol Journal*, de couronner les cœurs du 'chef d'Etat captif' et d'une égarée de l'Histoire et du Devonshire : « *Depuis l'arrivée de cette dame, l'attitude et, dirai-je même la figure de Bonaparte ont complètement changé. De morne et réservé, il est devenu gai et communicatif. On ne l'entend plus se plaindre des inconvénients de Longwood. Il a confié à Sir Hudson qu'il était résolu à demander au pape de dissoudre son mariage avec Marie-Louise et de consacrer son indissoluble union avec l'enchanteresse Caraboo* ». Sans doute les vents du continent furent-ils contraires à l'hymen insulaire de cet invétéré de la Civilisation et de cette pionnière à fort tempérament autochtone puisque les cicatrices de *Caraboo*, *Pietà* aux poses excentriques, disparurent avec elle, selon la rumeur, dans les brumes de son Angleterre natale où elle se serait résolue à tristement gagner sa vie. En vendant des sangsues... *Pietà* qui, auréolée de sa seule infortune, vit porter en terre le fruit malade de ses entrailles.

Un tombeau en guise d'épilogue

Si la mise au tombeau des espoirs plus avoués que secrets de *Caraboo*, a constitué une fin de non recevoir évidente, la mort autochtone n'est pas une fin. Et c'est moins leur mort sur laquelle les Amérindiens et les Sibériens s'interrogent que sur leur mise à mort plus ou moins consciente par ce siècle, moins sur les bouleversements du monde que sur la schizophrénie de la Civilisation modèle : « *Je regarde en moi, je m'étonne de l'impétuosité, de la sauvagerie, de l'initialité de mes forêts,*

⁸⁷ Cité par Edith Sitwell, *Les Excentriques anglais, op. cit.*, p. 158.

de mes rivières, de mes lacs, de mes étoiles bouillonnant en moi comme au réveil printanier de la nature. En moi, toute la nature. En regardant en moi, dans mes pays, je vois : nous ne sommes pas seulement des enfants de la nature, mais la nature elle-même. J'écris sur la nature et je pense à l'homme. En pensant à l'homme, j'ai mal pour la nature. Je me bats pour la nature et pour l'homme. »⁸⁸ Alors comment l'homme civilisé, lui, peut-il à ce point dissocier ses actions destructrices de lui-même et de sa propre survie ? Après la conquête, la colonisation, les guerres saintes des chamanes khantys ou des *tumpa* (hommes-dieux, « leaders de résistance »⁸⁹) chiriguanos, la soumission culturelle et politique, c'est bel et bien la destruction de l'animal-terre dont la gueule ouverte expulse les créatures vivantes qui est à l'ordre du jour ; leur espace vital saigné à blanc, la faune, la flore et les hommes n'ont plus de raison d'être. Les Nénètes de la taïga tentent de le faire comprendre à *Loukoil* comme les Huaoranis de la forêt à *Maxus* : de la terre, ces compagnies pétrolières, font un tombeau obscène. Et le linceul noir qui recouvre déjà des lacs, tels ces miroirs couverts qui portent le deuil, est infini. Mais les géants pétroliers sont prisonniers de leur appétit tant il est vrai que « les jeunes gens et les vieillards se vantent de leurs conquêtes (les premiers d'en faire déjà, les seconds d'en faire encore) »⁹⁰ ; ils n'ignorent rien des émotions et tout des sentiments. Mais cet appétit ne suffira jamais à étancher la soif d'absolu de l'homme blanc qui soupire après l'Eden perdu. Même Dieu n'y peut rien, qui laisse l'homme libre de s'engluier dans le pétrole, de s'étourdir avec le gaz, de courir sous les pluies acides à la recherche de lui-même. Les légendes rapportent qu'il faut bien mourir un peu pour renaître. Ainsi dans un conte tepehua, une sorcière dévoreuse d'enfants est-elle condamnée à être brûlée vive dans le four du village. Lorsque les habitants ouvrent la porte du four, la cendre qui s'en échappe se transforme aussitôt en moustiques, abeilles et guêpes qui piquent les hommes⁹¹. En écho, *Parnè* ou la « femme de cendres » des contes enfantins nénétses (il existe même un jeu *Parnèko* où la mère protège ses enfants du 'monstre') dont certains rapportent qu'elle fut autrefois brûlée et que de ses cendres (parfois de ses poux) sont nés les moustiques⁹². En vérité, la Passion avouée du Christ n'est pas finie : elle se joue à travers celle de *Pachamama* et *Iaminia*, les Vieilles amérindienne et sibérienne de la Terre. Trop d'hommes se lavent les mains, détournent le regard comme en témoignait hier *Huaya Huisa*, Amérindien quechua : « *Le Soleil, qui est notre père, est fait d'or brillant et la Lune, qui est notre mère, est d'argent rayonnant et tous les deux sont à Curicancha. Mais pour*

⁸⁸ Ecrivain et grand poète Mansi, membre de l'Union des Écrivains depuis 1962, lauréat du prix Gorki en 1981, Chestalov a choisi de vivre à Saint-Petersbourg « là où les rues de cette ville sont les sentiers de ma forêt. Je m'y promène comme dans la taïga. Chaque maison est un arbre familial. [...] J'évolue dans les rues comme un chasseur dans la taïga. Mais je n'y cherche pas le gibier, seulement des mots généreux ou des pensées ». Juvan Šestalov, « Prošćanie s bogami » (L'adieu aux divinités) in *Pod radugoj severa (Sous l'arc-en-ciel du Nord)*, op. cit., p. 242.

⁸⁹ Cf. Thierry Saignes, « Les guerres indiennes dans l'Amérique du Sud du XVI^{ème} au XIX^{ème} siècle » in *Economie, histoire et société*, Paris, C.D.U. et SEDES, 1982, pp. 77-103.

⁹⁰ Adolfo Bioy Casares, *Journal de la guerre au cochon*, op. cit., p. 207.

⁹¹ Cf. Roberto Williams García, *Mitos tepehuas*, Mexico, 1972, p. 112.

⁹² Cf. Andrej Golovnev, *Govorjašćie kul'tury : tradicii samodijcev i ugrov (Des cultures qui parlent : les traditions des Samoyèdes et des Ougriens)*, op. cit., pp. 472-479.

s'approcher d'eux il faut d'abord baiser la terre »⁹³. Comme le dit aujourd'hui *Dem'ian*, l'un des personnages des *Khantys* d'Eremeï Aïpine s'adressant à une jeune Russe à propos de la fête du Nouvel An : « *Il existe une seule différence : vous vénerez un sapin mort, abattu, et nous l'arbre vivant* »⁹⁴. Les poètes autochtones de ce siècle n'ont pas eu à désertier les ors de la Cour ou les ténèbres de la malédiction ; ils sont nés de la dissidence même du destin autochtone :

« *Es sólo un peso azul lo que ha quedado
sobre mis hombros, cúpula de hielo...
Soy Juan y nada más, el desolado
herido universal, soy Juan sin Cielo.* »

De saint Jean de la Croix à Jean sans Ciel... L'homme s'est condamné lui-même à un exil intérieur dont la douleur creuse à présent les traits de la Terre-Mère qui le porte, tandis que s'élève depuis la profondeur de l'âme la voix de poètes qui appellent le Verbe.

⁹³ Texte péruvien cité par Birgitta Leander, « Les Amérindiens vus par eux-mêmes », in 1492 *Le choc de deux mondes*, Actes du Colloque international, Genève, La Différence, p. 135.

⁹⁴ Eremej Ajpin, « Novyj god » (Le nouvel An) in *Literatura Tioumen'skogo kraja* (La littérature de la région de Tjumen'), livre III, *op. cit.*, p. 48.